

Des témoignages...

Mon exil... vers un monde meilleur...

Le témoignage de S. a été recueilli par Charles Mata Lipoko, animateur laïc en pastorale dans une paroisse de St Etienne. Charles dans le passé a vécu les mêmes choses que S. et grâce aux mêmes acteurs de la paroisse, de la branche jeune de la pastorale des migrants (JTP) il a pu trouver une place en France avec femme et enfants.

Petit, je vivais à Yaoundé avec mes parents. Mon père est mort quand j'avais 6 ans. Je n'ai pas de souvenirs. Très vite ma mère a épousé un autre monsieur, elle est partie avec lui, me laissant chez sa grande sœur, ma tante ; je n'ai jamais vu ma mère, et ma tante ne m'a jamais rien dit de mes parents.

Pour moi, la vie a été très dure, j'allais aux champs travailler avec ma tante. Je suis allé à l'école à l'âge de 7 ans ; je n'aimais pas beaucoup parce que j'étais souvent tapé, ma tante n'était pas gentille avec moi, elle me battait souvent, je ne mangeais pas tous les jours, j'étais obligé de travailler même les samedis et les dimanches pendant que les autres enfants étaient bien habillés par leurs parents pour aller à la messe.

Vers l'âge de 11 ans, je souffrais beaucoup et comme j'étais déjà physiquement grand à cause des durs travaux, alors je me suis dit : « *il vaut mieux être pauvre en liberté que riche et esclave* ». C'est à partir de ce jour-là que j'ai décidé de prendre mon indépendance et d'aller rejoindre les enfants de la rue.

Un jour, ma grand-mère, la mère de mon père, en passant m'a reconnu et m'a emmené chez elle, toujours à Yaoundé mais elle habitait loin de ma tante. Je ne pouvais pas aller à l'école par manque d'argent. A travers ma tante, j'ai rencontré M. Foster qui m'a appris le travail d'étanchéité et souvent quand il trouvait un chantier, il m'appelait et on travaillait pour gagner un peu d'argent. Un peu plus tard, M. Foster a eu du travail à l'étranger, en Guinée, dommage ! Il n'a pas pu m'emmener.

Alors j'avais commencé à faire du petit commerce pour survivre, je me suis fait des amis qui étaient souvent plus âgés que moi.

En septembre 2011, avec deux amis, nous avons décidé de quitter le Cameroun où il n'y avait aucun avenir. Du Cameroun, nous avons rejoint le Nigéria avec des voitures que nous avons payé (mes amis avaient plus d'argent que moi) comme c'était la nuit on ne pouvait pas passer par la route normale. Du Nigeria, avec un bus, nous nous sommes rendus au Niger. Un de mes amis avait un frère qui était parti, qui avait rejoint l'Europe et ça nous faisait rêver.

En cours de route, nous avons été arrêtés à un contrôle, il a fallu payer les policiers pour qu'ils nous laissent partir et là mon argent était fini. Nous sommes arrivés à Arlit, aux portes du désert et nous avons rejoint Tamanrasset à l'aide de 4x4 des Touaregs qui nous ont aidés.

A Tamanrasset, comme je n'avais plus d'argent, mes deux amis m'ont laissé là et ils ont continué leur chemin. Je suis resté pendant une semaine, j'ai trouvé un petit boulot d'étanchéité pour avoir un peu d'argent. J'ai rencontré quelques jeunes Maliens, Sénégalais, Mauritaniens qui partaient vers Oran, nous avons fait route ensemble.

D'Oran nous avons rejoint Oujda au Maroc en train, après nous avons marché une journée et une nuit pour arriver à une gare de trains de marchandises, nous avons pu nous cacher pour arriver à Nador. A Nador, la police marocaine pourchasse les étrangers, on n'avait pas de toit pour dormir, je suis resté un mois à Nador, c'était la misère, la souffrance.

Un jour, un groupe est arrivé qui a acheté un Zodiac qui devait transporter neuf personnes ; il fallait que le Zodiac soit complet, ils n'étaient pas assez nombreux et ils m'ont donné une place et nous avons pris la mer pendant longtemps.

Nous avons rejoint Melilla, une enclave espagnole, nous avons débarqué vers un petit village, les gardes espagnols nous ont repérés. On nous avait conseillé de ne pas s'enfuir mais de se cacher. Six personnes ont été reconduites à la frontière; je me suis caché dans des massifs de fleurs et d'arbustes, j'y suis resté de 6h à 8h du matin. Un Nigérian qui passait par là, m'a aidé à rejoindre le centre de la Croix-Rouge. J'ai été accueilli par un policier et enregistré par le centre. De là, j'ai pu m'introduire dans un grand bateau qui rejoignait la grande Espagne.

Arrivé à Madrid, on était accueilli par le frère d'un gars avec qui nous avons pris le bateau. Là j'ai pris contact avec une dame qui travaille dans une association. Elle m'avait conseillé d'aller en France car je parle français, elle m'a payé le ticket de bus pour la France. Le frère du gars avec qui j'avais pris le bateau m'avait dit : « c'est mieux d'aller en Rhône-Alpes parce que là-bas on accueille mieux les étrangers, comme la ville de Saint Etienne ou Grenoble ». Il y avait le risque d'être contrôlé en route, j'ai eu de la chance, rien ne s'est passé et j'avais choisi Saint Etienne.

Arrivé à Saint Etienne, je ne savais pas où aller, je me suis adressé à un chauffeur de taxi, qui a téléphoné pour moi au 115. On lui a dit qu'il n'y avait pas de places, le chauffeur de taxi m'a amené au commissariat de police, j'ai été questionné par la police et j'ai été conduit dans un foyer où j'ai pu passer la nuit.

Le lendemain matin, un éducateur du Conseil Général est venu me chercher pour aller dans son bureau et il m'a posé beaucoup de questions, puis il m'a conduit à l'hôtel "Cheval Noir " et là j'ai rencontré d'autres jeunes africains.

Avec les jeunes qui étaient là, un jour, nous sommes allés à l'église de Montreynaud, où nous étions bien accueillis. On nous a invités à venir aux rencontres organisées par l'Association Anticyclone et J.T.P (Jeunes de Tous Pays - branche jeune de la Pastorale des Migrants) et nous avons été aidés pour payer un peu les transports. Puis c'est la galère qui recommence : on devait me faire passer des tests osseux, car au Conseil Général, ils n'étaient pas sûrs de mon âge à cause de mon physique et de ma pièce d'état civil.

Le lendemain, j'ai été emmené au CHPL, là on m'a fait une radio au poignet et on ne m'a rien dit. Deux jours après, le Conseil Général m'a dit que j'avais 18 ans et qu'il fallait aller à la police. Arrivé à la police, une dame m'a posée encore beaucoup des questions, elle m'a dit que je mentais, puis elle a pris mes empreintes.

Le jour suivant l'éducateur du Conseil Général me demande de quitter l'hôtel et je n'avais qu'à aller à Montreynaud; j'ai demandé le ticket du bus pour aller à Montreynaud. Il m'a répondu que si j'étais venu du Cameroun jusqu'en France, je n'avais qu'à me débrouiller pour aller à Montreynaud... Je suis arrivé à Montreynaud, j'ai pu trouver une petite place sur un matelas posé au sol, les conditions de vie étaient difficiles mais au moins je n'étais pas dehors, je pouvais aller manger dans une association ASIM (Association d'Insertion de Montreynaud) qui donne des repas chaud à midi, et là j'ai rencontré du monde.

Après j'ai été aidé par ASIM et Anticyclone, j'ai été inscrit à l'AFEP au Marais, j'ai eu la chance par rapport à d'autres jeunes qui ont le même problème que moi. Malgré aucune existence légale en France, aucun papier, reconnu par personne, à l'école des gens m'ont accueilli. J'avais conscience que ça ne pouvait pas durer comme ça pour envisager l'avenir et parfois je me posais la question: *Seigneur pourquoi m'as-tu abandonné?*

Comme j'habitais à l'église, j'ai bien intégré le groupe de JTP, on a fait le weekend régional à Parménie, j'étais très content de retrouver les autres jeunes de plusieurs pays... J'ai commencé à assister à la messe le dimanche. Mais parfois j'oubliais que c'était un dimanche et pendant que les autres étaient dans la célébration, moi je dormais, mais comme la salle où j'étais est en face de l'église, j'écoutais la messe en dormant, c'était comme si j'étais en train de rêver...

Avec mon école AFEP, nous sommes allés à Lourdes, j'ai demandé à être enfant de chœur mais j'avais fait l'erreur de prendre la communion ce jour-là tellement j'étais excité pendant que les autres communiaient. Après j'ai décidé de prendre la route pour le baptême. J'ai aussi eu la chance de préparer mon baptême avec d'autres jeunes africains et j'ai été baptisé le jour de Pâques 2012, avec un parrain et une marraine que je n'ai pas eu de mal à trouver, c'est ce jour-là que *je me suis senti aimé par Dieu à travers mon baptême.*

Depuis ce temps, je vis plein de choses positives, le Conseil Général a reconnu mon âge comme mineur. J'ai été reconduit au foyer des mineurs avec les autres jeunes, je travaille bien à l'école, j'ai bien repris mon sourire. En tout cas ***Dieu est grand. Merci Seigneur.***

Un monde que s'améliore...

Mon père a toujours été très en avance sur son temps ; pauvre maçon tâcheron, n'ayant plus que 4 filles sur ses 8 enfants, dont j'étais la dernière, les 4 premiers étant décédés jeunes. Il nous a élevé comme des garçons à une époque où les filles allaient à peine à l'école. Nous donner une bonne instruction a été sa priorité.

Nous avons fait toute notre scolarité dans une des meilleures écoles privées catholiques de Madagascar. Les parrainages de l'extérieur, les diverses subventions fournies par les religieuses ont aidé mes parents pour assumer les frais de scolarité très élevés jusqu'à ce que mes aînées prennent le relais.

Il y avait un décalage important entre le milieu scolaire dans lequel j'ai évolué, avec des enfants d'étrangers, de riches familles, où l'on apprenait entre autres les bonnes manières à la française, et mon milieu social et familial, où l'on mangeait assis par terre sur une natte, avec des cuillers et sans fourchettes.

J'aimais beaucoup l'école et comme j'avais de grandes facilités, j'ai pu poursuivre des études et je suis devenue médecin alors que mon père n'avait rêvé que sage-femme.

J'ai commencé à travailler comme fonctionnaire dans un dispensaire public, et aurais peut-être continué à vivre avec un salaire qui permettait encore à cette époque de faire partie d'une classe moyenne, catégorie inexistante actuellement.

Mais Madagascar est entré dans une phase qui a marqué le début de son déclin économique par une politique socialiste à l'instar des pays soviétiques, imposée par un dictateur militaire. Les étagères des magasins et des pharmacies étaient désespérément vides et les gens passaient plus de la moitié de leurs journées dans des queues interminables pour des produits de première nécessité (riz, huile, savon); au dispensaire, nous n'avions plus de médicaments à distribuer aux pauvres gens qui venaient nous voir et c'était devenu insupportable de se dire qu'on avait fait de si longues études pour en arriver à ce point.

C'est ainsi qu'en 1983, j'ai décidé de venir en France pour, dans un premier temps, préparer une spécialisation en attendant des jours meilleurs, mais l'installation définitive s'est imposée par nécessité, mon pays d'origine s'enfonçant de plus en plus dans les difficultés économiques et politiques.

Ici, cela n'a pas toujours été facile. N'ayant pas encore la nationalité française, j'ai dû pendant de longues années, même après avoir fini mes études de spécialité, travailler en étant sous payée.

En 1993, après la naissance de mon troisième enfant, mon contrat hospitalier a été rompu et pendant plusieurs mois, nous avons connu une période très difficile pendant laquelle j'ai postulé pour tout emploi qui se présentait mais je n'ai pas pu travailler comme infirmière à cause de la législation. Un directeur d'hôpital a refusé de m'engager comme aide-soignante au vu de mes diplômes. Grâce à Dieu, j'ai pu retrouver un poste de médecin spécialiste à l'hôpital et les portes n'étant pas complètement fermées, j'ai persévéré et en 1996, j'ai enfin obtenu l'autorisation de plein exercice ; j'ai ouvert mon cabinet de pneumologie en 1999, ce qui me permet de travailler actuellement dans d'excellentes conditions.

Parallèlement, nous avons toujours eu un engagement en Eglise, et très rapidement, j'ai pris des responsabilités dans la communauté malgache de Paris et intégré le conseil pastoral. Je me suis inscrite à la Formation des Responsables au Collège des Bernardins, aux programmes de formation proposés par le diocèse, pour assumer la fonction de catéchiste et de coordinateur de catéchèse. Nous pouvons dire que nous avons trouvé un plein épanouissement sur tous les plans.

Mon pays d'origine est toujours en grandes difficultés. Avec la famille, les amis et collègues, nous avons créé des associations pour aider les médecins, les écoles et parrainer des enfants pauvres à Madagascar pour que eux aussi, ils puissent accéder à un monde meilleur.

Fara Rasolojaona

Une communauté accueillante

Une mère arrive en France avec son fils malade, désemparée et sans ressources pour faire face à sa situation. Une personne de la communauté l'aperçoit et va à sa rencontre en l'accueillant chez elle, puis mobilise la communauté pour que de meilleures conditions de vie lui soient trouvées.

Mobilisée, la communauté organise une journée de rencontre et de solidarité, un repas partagé où chacun doit aussi faire un geste au profit de cette personne, pour l'aider à trouver un logement, un travail et de quoi subvenir à ses besoins et à ceux de son fils. Comme elle ne parle pas la langue française, des personnes plus disponibles la prennent en charge pour faire les démarches nécessaires auprès des divers organismes et administrations ainsi que pour que son fils soit soigné.

Grâce à cette solidarité, cette femme sent qu'elle n'est pas seule. La communauté, touchée par cette situation, a vécu un moment fort de partage et de solidarité.

Il est important, en effet, que la communauté prenne conscience que comme chrétiens nous devons être vigilants et attentifs pour qu'il y ait un monde meilleur pour tous.

En arrivant dans un autre pays, la première sensation du migrant est de ne pas être chez soi, car il faut écouter, apprendre, s'habituer à une nouvelle manière de vivre. La chose fondamentale que l'on remarque est l'accueil qui nous est fait : les paroles, les gestes, les actes que l'autre nous adresse. En réalité, même en cas de besoin, il est toujours très difficile de frapper à la porte de celui que l'on ne connaît pas, qui n'a pas la même culture. D'où l'importance d'être en lien avec quelqu'un de la famille ou bien de la communauté dont on parle la langue, où existent des liens culturels, pour trouver une aide.

La communauté chrétienne ne doit pas être seulement un lieu où sont célébrés des sacrements, mais un endroit où se vit l'évangile, la solidarité au quotidien, comme dans les premières communautés chrétiennes : «... *Il n'y avait parmi eux aucun indigent* » (At 4.34-35).

p. Geraldo Finatto
Aumônerie Portugaise en France

...J'ai perçu un monde meilleur...

En 1984, à l'appel d'une terre paisible et pleine d'espoir de vie éternelle, nous avons quitté notre pays natal en tant que réfugiés politiques. Après un long trajet difficile et dangereux, à travers une forêt dense, pleine d'animaux sauvages et de cadavres, marchant nuit et jour, nous arrivons finalement au camp de réfugiés Rithysen, un des camps à la frontière entre le Cambodge et la Thaïlande, où s'installent des dizaines de milliers de réfugiés de toutes nationalités: Cambodgiens, Vietnamiens... des rations alimentaires sont distribuées par les organismes humanitaires internationaux, UNBRO/UNHCR, CARE, FAO, Secours Catholique, La Croix Rouge...

Nous commençons à rencontrer des amis et nos compatriotes. Ils nous racontent la vie de Jésus. C'est à ce moment-là que l'amour de Dieu rentre dans notre cœur et notre vie. Nous étudions les actes et les paroles du Seigneur, nous célébrons la messe en khmer et partageons ensemble les paroles du Seigneur avec tous les réfugiés cambodgiens qui partagent la même foi. Nous nous rassemblons pour chanter et glorifier le Seigneur. Nous, les parents, avons été baptisés dans le camp. La recherche de Dieu nous pousse sans arrêt. Frappez et on vous ouvrira ... Chaque jour notre foi grandit, nous prions le Seigneur pour qu'il guide notre chemin vers une terre d'asile. Quelle difficulté !

Avec les aides que nous avons reçues au cours de notre périple, notre famille est finalement arrivée en France en 1988, cette terre d'asile, terre paisible et pleine d'espérance. Nous avons noué beaucoup de contacts. Nous avons trouvé des amis, des parrains, des marraines. L'amour de Dieu nous accompagne. Notre foi se nourrit et se développe grâce aux paroles du Seigneur. Nos quatre enfants sont baptisés. En France, notre vie spirituelle nous soutient tous les jours. Les prières, avant les repas, avant le coucher, la messe dominicale dans la paroisse, sont les principales activités de notre vie chrétienne. Nos enfants suivent successivement toutes les étapes du cheminement dans la foi : le baptême, la première communion, la profession de foi et la confirmation. Une fois par mois, nous célébrons la messe en khmer avec les chrétiens khmers venant de tous les coins d'Ile de France.

Ce monde meilleur aujourd'hui

A travers mon parcours et mes expériences, j'ai trouvé que les organismes humanitaires, les communautés chrétiennes, la diaspora, ... sont un monde meilleur aujourd'hui, car c'est un monde plein d'amour, d'entraide, de soutien, bref un monde plein d'espérance, un monde « vivant ». Aujourd'hui, un monde meilleur implique que l'égalité, la liberté et la fraternité deviennent des réalités concrètes. Un monde qui supprime la haine, la guerre et ne donne que la paix. C'est un monde qui suit la vie de Jésus. Mais le monde actuel se trouve encore très loin de cet objectif de monde meilleur, il nous reste encore plein de choses à réfléchir, à réaliser pour pouvoir atteindre ce monde meilleur.

L'apport des migrants et des réfugiés dans la construction de ce monde meilleur

Je rejoins l'Aumônerie cambodgienne en France à Paris. Là, j'ai beaucoup d'occasions de développer des activités chrétiennes. Je partage les paroles du Seigneur avec la communauté chrétienne cambodgienne ; j'accompagne le groupe de chant pour les messes ordinaires et celles des grandes fêtes. L'amour de Dieu entre davantage dans mon cœur. Je participe au Conseil Pastoral pour analyser, étudier nos activités et rechercher les améliorations de la vie chrétienne, notre foi grandit. Récemment, nous avons organisé la rencontre des jeunes khmers de France, un lien puissant de notre communauté. La vie des migrants est favorable au développement de la foi et de la croyance en Dieu, car nous sommes très loin de notre village natal, loin de notre famille proche, loin de nos amis intimes, loin de toute espérance. Une fois que l'on a quitté son pays, on se sent solitaire dans une vie d'aventures, on a peur de tomber comme l'équilibriste qui marche sur un fil de fer tendu. On a besoin d'aide, de soutien et d'assurance dans la vie. L'amour de Dieu répond bien à cette attente. Ce qui me change dans ma foi, c'est que ma foi en Dieu m'apporte des réponses concrètes dans ma vie de tous les jours. C'est une vie pleine d'espoir et de courage. C'est une vie plus réaliste. Et finalement c'est une vie pleine de réussite. Ma croyance bouddhiste, avant de quitter ma terre d'origine, n'était pratiquée qu'occasionnellement.

Jean-Baptiste Bun Méng CHHUOR
Aumônerie Cambodgienne en France